

Le maître et l'apprenti

« C'est un village, au nord-est de Charolles... une église en ancien style ; du XII^e... Ils la complètent par un chœur et deux chapelles. Ils m'ont sollicité pour éclairer le chevet d'une verrière... Je ne peux pas, j'ai trop à faire. Remplace-moi... Profite de l'occasion pour te faire la main. Va !... »

Le maître avait parlé et planté là son apprenti. L'apprenti avait rassemblé ses outils, puis il était parti.

En chemin, il rumina les quelques informations qu'il avait pu glaner. Les travaux étaient financés par le seigneur du lieu. Un nommé Charles de Saillant. Puissante famille de Bourgogne qui avait compté un chancelier du Téméraire¹.

De quoi impressionner un apprenti ! De quoi alimenter la fièvre de ses pensées !

Une fois à Viry, il se présenta au maître d'ouvrage et découvrit l'emplacement réservé à la verrière : trois lancettes² juxtaposées dont l'une, centrale, légèrement

¹ Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne

² Dans une fenêtre gothique, compartiment de forme allongée.

supérieure aux deux autres, surmontées d'ogivettes.

Aussitôt, une idée s'imposa à lui : composer un triptyque avec au centre, le Christ et de part et d'autre de lui, en prière, le donateur et son épouse Marguerite.

Il se mit au travail, exécuta ses premiers croquis, précisa ses idées. Le donateur ne pouvait avoir la même valeur que le Christ. Il fallait insister sur l'humilité des premiers, la majesté du second. Mais alors, comment meubler la surface des vitraux latéraux ? Il imagina un décor architecturé, figurant une niche haute où il logea les protecteurs des deux humains. Saint Charlemagne pour le seigneur ; sainte Marguerite pour sa dame.

La composition s'élaborait dans son esprit.

Il voulait représenter le niveau terrestre, l'étage de l'homme, premier degré de l'élévation vers le divin, puis le niveau des saints, des grand aînés qui s'étaient distingués par la puissance de leurs actes, enfin, Jésus, l'Homme accompli, l'Homme pacifié, dernier relais, porte de la plénitude.

Oui ! Il fallait que l'on puisse lire ces vérités en regardant son œuvre...

Encore une chose !

Au pied du seigneur et de sa dame, il placerait leurs blasons, symboles de leur vie matérielle, figurant l'enracinement de leur lignée. On ne s'élève bien que lorsque l'assise est stable et profonde. Les blasons diraient

cette évidence. Ils rappelleraient l'importance des générations passées et, à travers elles, la constance de ce mouvement d'ascension qui incitait les hommes à s'ouvrir toujours plus à l'univers.

Enfin, pour couronner l'ensemble, ils meublerait les ogivettes avec des anges, silhouettes légères, travaillées à la grisaille ³, à peine rehaussées d'or.

Voilà ! l'idée maîtresse était tracée. Restait maintenant à la concrétiser par des images, des symboles, puis à la couler dans le verre pour l'offrir à la lumière. L'heure de l'artisan, dont le savoir-faire viendrait donner du corps aux intuitions de l'artiste.

Alors, il composa son carton ⁴, grandeur nature. Il fabriqua son verre, en cuisant du sable avec des cendres de hêtre. Il fit ses recherches de couleur en y fondant les oxydes, essaya d'offrir à la pâte, les teintes qu'il avait rêvées, en jouant de la magie du feu. Puis, il reporta sur une table blanchie à la chaux, un fragment de son modèle et, à l'aide de ses calibres, commença à découper ses verres.

Patiemment, jour après jour, le verrier élaborait son œuvre. Les années d'apprentissage passées dans l'ombre du maître, s'estompaient, consumées par son audace. Il

³ Couleur brun sombre, utilisée pour donner les modelés et les ombres aux vitraux.

⁴ Modèle de l'œuvre à exécuter, dessinée sur du papier fort.

n'était plus l'apprenti qui reproduit les gestes du maître pour mériter son estime. Il était l'apprenti qui invente ses propres gestes et participe au mystère de la création. L'homme, par ses tâtonnements, par ses tentatives, se métamorphosait. Il quittait l'enfance des rudiments premiers et découvrait des champs d'immense liberté.

Il n'exerçait pas un art ; il apprenait à vivre...

Les mois passèrent, le verrier exécutait ses dernières figures : les anges des ogivettes qui coiffaient la verrière. Ils recueilleraient l'élan qui émanait du triptyque et sembleraient veiller sur lui.

A ce point de son ouvrage, le verrier se sentit pris de tristesse. Pendant des mois, en effet, il avait lutté pour saisir un rêve. Mois de vigilance et d'intensité où son imagination, son habileté d'artisan, sa subtilité d'être vivant avaient été constamment aiguillonnées.

Son souffle maintenant, s'apaisait et sa fièvre retombait. Son œuvre s'achevait et, peu à peu, lui échappait. C'était un sentiment étrange. Il était rassuré d'avoir pu conduire sa création à son terme, mais, en même temps, inquiet. Ce feu qu'il avait senti brûler en lui, ce feu qui avait fait flamber son génie, allait-il pouvoir le rallumer ? Et cette œuvre qu'il avait tirée de lui, ce bouquet de nuances qui chatoyait maintenant sous les caresses de la lumière, il allait devoir s'en détacher, l'abandonner, l'oublier pour laisser d'autres œuvres l'envahir.

C'est alors qu'il éprouva le besoin de signer son vitrail, comme souvent faisaient les verriers, les sculpteurs, les architectes. Et, dans l'ogivette du sommet, la plus petite qui avait la forme d'une larme, parmi les anges, il plaça son portait.

(...)

Jacques CASSABOIS
extrait de
Contes traditionnels de Bourgogne

éditions Milan

www.jacquescassabois.com